Sources déclarées et sources réelles. Le cas des anciennes traductions roumaines de la Bible

Alexandru Gafton
Faculté des Lettres, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iaşi, Roumanie
asgardelster@gmail.com

Synergies *Roumanie* n° 7 - 2012 pp. 257-284

Résumé : Les anciennes traductions en roumain du texte de la Bible comprennent différents indices qui renvoient, de manière implicite, à la langue des sources, ou qui fournissent cette information d'une manière explicite. Alors que, dans la plupart des cas, les deux types de référence coïncident, il existe aussi des situations où les analyses traductologiques et linguistiques ne confirment pas les indications explicites. La présente étude illustre quelques situations appartenant aux deux catégories, en essayant d'élucider les motifs qui ont conduit les traducteurs vers une certaine option, aussi bien que les raisons pour lesquelles les préfaces et les gloses ont tenté d'éluder les sources réelles des traductions en question.

Mots-clés : la Bible, traduction, sources, le roumain ancien.

Claimed sources and real sources.
The case of old Romanian biblical translations

Abstract : Old Romanian translations of the Bible contain various clues which, either implicitly or explicitly, provide information about their source languages. While in most cases the two are in accord, some situations occur where translatological and linguistic analyses do not confirm the explicit indications given by the translators. This paper presents a few examples from both classes and attempts to determine both the causes which led to the translator's choices of the source languages, and the reasons behind writing prefaces and glosses meant to conceal the real sources of these translations.

Keywords : Bible, translation, sources, old Romanian.

Préliminaires

L'accès à la civilisation, à la culture, à la mentalité et aux valeurs de l'altérité a toujours eu besoin de l'accès à la langue de l'autre. Pour cette raison, la traduction a depuis toujours représenté une activité nécessaire, qui a historiquement édifié, à grand-peine, les voies, les instruments et les repères en base desquels elle a fonctionné. Dans la culture européenne, le texte qui a le plus sollicité les traducteurs contribuant, implicitement, le plus à l'émergence des conceptions sur la traduction et des techniques efficaces de traduction, ce fut la Bible.

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

Malgré la parenté originaire des peuples européens, les transformations que ceux-ci ont subies au niveau des propensions génétiques et naturelles, allant de paire avec les évolutions déterminées par les interactions avec l'environnement vont faire non seulement que les éléments de civilisation, culture et mentalité de ceux-ci qu'ils conservent des traits communs, mais aussi qu'ils engendrent des particularités uniques. L'un des éléments extérieurs avec lesquels ces peuples ont interagi a été de nature à conduire à la transgression des limites ethniques, géographiques, linguistiques et culturelles, en modelant les peuples européens. Fondés sur la culture et la civilisation gréco-latine, ces peuples – traversés par le filon unitaire de l'idéologie chrétienne – vont retrouver leur point commun par l'intermédiaire du christianisme. Les peuples de l'Europe se sont rapportés à la philosophie chrétienne et à la Bible de telle manière que cela est devenu un élément crucial pour leur nouvelle reconfiguration culturelle et spirituelle. Qu'on envisage les civilisations d'essence germanique et de type protestant, où la Bible a constitué un guide quotidien et une lecture pour les dimanches en famille, qu'on regarde le monde roman de type catholique, où la Bible – connue moins bien –, était un livre assez bien intériorisé, ou qu'on se réfère au monde gréco-slave, de type orthodoxe, où le même livre chargé de sacralité n'est venu aux oreilles des fidèles que par l'intermédiaire des prêtres, la Bible a été la source morale la plus prestigieuse et la plus utilisée, l'autorité la plus haute qui ait organisé les vies et le mental des communautés de la civilisation européenne.

En général, la nouvelle religion s'est propagée par voie orale et elle a ainsi agi sur le public, les textes qui la transportent dans la langue du récepteur n'apparaissant que plus tard. Grâce à sa genèse complexe, à sa variété de contenu, de style et de genre, le texte biblique est d'une complexité inégalable. La lecture, l'analyse mentale et linguistique, et ensuite la traduction constituent des processus des plus difficiles et astreignants. C'est pourquoi le moment où une culture arrive à accumuler des tensions nées du besoin d'avoir une Bible propre, et ensuite à créer des conditions propices, aussi que des érudits qui satisfassent ce besoin, signifie la maturité de cette culture-là et de la langue qui l'exprime, leur capacité de se frayer une identité et un chemin qui leur soient propres.

Si l'on comprend tout cela, on pourrait affirmer que, ainsi que le christianisme a été modeleur et créateur d'une mentalité, de même le texte biblique a été l'artisan des langues de culture et des normes littéraires, du moins dans leurs phases initiales. D'autre part, pour que le processus de la traduction puisse se réaliser, les traducteurs devaient prendre des décisions sur la conception à partir de laquelle la traduction allait s'édifier, aussi bine que sur les manières concrètes de traduction, tout comme sur les sources qu'ils avaient à utiliser.

Les langues sacrées

Les premiers traducteurs visés par cette discussion sont ceux qui ont révélé la Septante. Ayant à s'adresser, principalement, aux Juifs grécisés, ceux-ci ont suivi un groupe de textes en hébreu, considérés probablement les plus adéquats pour leur entreprise et pour ses finalités. Une fois entrée dans la culture et dans la spiritualité européennes, la Torah – à laquelle se sont successivement ajoutés d'autres écrits, jusqu'à constituer le corpus appelé l'Ancien Testament –, a

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

commencé à être traduite du grec. A son tour, le Nouveau Testament, rédigé presqu'intégralement en grec, a commencé, lui aussi, à être traduit. Les nécessités des divers peuples ne sont quand même pas arrivées à prévaloir sur la foi dans le caractère sacrosaint du texte et de la langue qui le véhicule. Par conséquent, jusqu'au IX^{e} siècle, dans l'espace européen on n'acceptait comme sacrées et, donc, dignes à faire circuler le texte biblique, que quatre langues : l'hébreu, le grec, le latin et le slavon[1]. Si on laisse de côté l'hébreu, on observe que le grec était la langue de la plus importante culture de cette époque-là, la langue dans laquelle on avait d'emblée écrit une partie importante de la Bible, la langue dans laquelle la nouvelle religion clarifiait ses concepts, dans laquelle on menait les disputes théologiques internes, mais avec les autres religions aussi, dans laquelle la pensée de la nouvelle idéologie religieuse de l'époque se développait et se raffinait. A son tour, le latin n'était pas seulement la langue du grand empire qui devait ajuster ses fondements conceptuels au christianisme, mais aussi la langue dans laquelle la spiritualité de l'époque avait commencé à se développer dans des formes et avec des contenus de plus en plus complexes. A la fois, en se détachant peu à peu du tronc oriental de la culture européenne, les érudits de l'occident se servaient de plus en plus du latin, jusqu'au point de ne plus connaître le grec, et, implicitement, de perdre l'accès direct à la pensée exprimée dans cette langue. A son tour, le slavon était la langue d'un peuple nombreux, épanché et assez influent pour réussir – dans le contexte de la rivalité entre le côté oriental et le côté occidental de l'Église chrétienne – à imposer un besoin –, ressenti, probablement, par d'autres peuples de l'Europe chrétienne.

La Réforme

La traduction du texte de la Bible dans les langues vernaculaires, depuis la Renaissance, se fait sous l'impulsion produite par la philosophie de la Réforme. Cela reste valable pour l'espace culturel-spirituel roumain, tout comme pour tous les espaces européens. Même si l'on a à faire à des textes provenus de natifs roumains, traduits – avec le support ou seulement la permission des évêques et des princes régnants roumains – sur le territoire roumain et par des individus qui n'ont pas adhéré à la Réforme, l'impulsion et l'esprit de l'acte de traduction reconnaissent leur devoir envers la Réforme. Ayant compris qu'ils ne pouvaient pas s'opposer à un courant tellement fort, car la traduction du texte sacré dans les langues populaires qui consomment ce texte reste, essentiellement, un type d'action généralement humaine, le clergé et la classe dominante ont pu imprimer à ce type d'action une empreinte orthodoxe, d'autant plus que ceux qui ont eu cette initiative ne visaient pas nécessairement la conversion formelle. Le caractère essentiellement universel de l'idée de traduction du texte sacré est également évident dans la capacité de cette idée de fondre sa composante universelle dans les esprits divers des différentes communautés, sans y provoquer des obstructions ou des destructions. Ce n'est pas la doctrine qui a eu du succès, mais seulement l'idée qu'une religion qui s'adresse aux gens doit y arriver par des voies qui soient intelligibles à ceux-ci.

La relation entre la finalité de la traduction et le récepteur des textes

Les traductions du texte religieux s'adressent, en tout premier lieu, aux clercs de tout rang, ensuite aux diverses catégories de gens instruits, dont

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

certains étaient les initiateurs des traductions et de leur diffusion, beaucoup d'entre eux étant les garants de l'acte et ceux qui approuvaient l'existence et la circulation de la version, et seulement en second lieu elles s'adressent à certaines catégories de laïcs de la classe moyenne. En général, dans l'espace roumain, le texte sacré arrivait au grand public de manière médiée, par la lecture publique à l'église.

On ne pourrait pas supposer l'existence dans les provinces roumaines d'une catégorie large qui soit intéressée ou sensible aux textes. La situation est probablement différente en Transylvanie, mais cela grâce aux Allemands (Saxonnes, Siebenbürger Sachsen) et aux Magyars, ceux que la Réforme a réorganisés assez vite. Capables de dynamisme social, ayant des structures mentales conformes à l'idée de communauté librement organisée, aussi bien qu'une disponibilité pour le discours raisonnable, ils seront facilement endoctrinés par les nouvelles idées. Tant par les discours d'accompagnement, que par l'idée fondamentale, les nouveaux textes et le discours des missionnaires étaient éminemment raisonnables, destinés à un public possédant une structure mentale en concordance avec ce qui s'était passé dans la pensée Occidentale au cours des derniers siècles.

Mais, en ce qui concerne les Roumains, le traditionalisme conservateur et la relative uniformité sociale ne pouvaient pas constituer un milieu propice pour l'impulsion de recevoir le texte autrement que de la manière consacrée. Le public roumain – immun à l'argumentation dialectique – était loin de la mentalité occidentale, où l'individu existait en tant que membre d'une communauté autonome, qui était passée des lois naturelles aux lois raisonnées, qui s'était constituée et qui fonctionnait selon des principes, n'étant pas une simple forme d'existence grégaire, à la disposition d'un maître.

La réticence de l'homme simple envers le contact direct avec le texte sacré en général est une caractéristique importante de la mentalité dominante dans la zone d'influence slave. Tandis que, dans l'Occident (plutôt protestant, anglo-saxon que catholique, romain), l'individu était encouragé à entrer en contact direct avec le texte sacré, la rhétorique et la conversion succédant au moment où l'individu atteignait un certain niveau de connaissance (ou étant concomitantes), de ce côté-ci, on avait exercé dès le début sur la communauté un processus rhétorique qui ne mettait pas en question l'adhésion de tous les individus à la confession ni ne sollicitait rien d'autre que le respect d'un code de conduite. Le prêche n'arrivait pratiquement pas à convertir en édifiant des convictions morales et sociales profondes, à expliquer dans une perspective religieuse les aspects d'une vie – peut-être, en partie, il pouvait consolider périodiquement une croyance –, mais il était assurément capable de faire comprendre au fidèle, chaque semaine, qu'il appartient à sa propre communauté. Cela était (et l'est encore) une chose définitoire. Puisque les coutumes sociales et celles religieuses étaient étroitement liées et concrescentes chez les Roumains, la transmission intacte, d'une génération à l'autre, du complexe entier de comportements sociaux et de la mentalité qui ordonnent l'existence de toute la communauté roumaine, constitue l'héritage suprême, celui qui garantit l'individualité, la continuité et la bonne relation de cette communauté avec la Divinité.

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

En Moldavie et en Valachie, l'instrument utilisé par l'Église afin d'édifier les fidèles a été représenté par les écrits de type homélies, tandis qu'en Transylvanie on a mis plutôt en circulation des textes bibliques. La cause principale de cet effet réside dans la manière dont l'Église Orthodoxe a initialement réagi contre l'activité de traduction des textes sacrés. Impuissante – traditionnellement – devant la barrière des langues sacrées, considérant que le texte sacré est une réalité qui ne peut et qui ne doit être manœuvrée directement que par la caste sacerdotale, incapable de s'adapter aux réalités dynamiques et, donc, désarmée devant l'assaut des diverses confessions et des moyens par lesquels la Réforme essayait de se propager sur le territoire roumain, l'Église Orthodoxe a utilisé comme arme principale le boycottage. L'un des arguments importants en ce sens dérive de l'interprétation correcte des causes pour lesquelles assez de typographies qui s'occupaient de la traduction et de l'impression de tels textes ont fait faillite, entre la parution de deux textes en roumain existant de grandes pauses, tandis que les textes en slavon continuaient de paraître! Pour la masse des fidèles – dont la plupart illettrés -, l'Église Orthodoxe va fabriquer des instruments de défense tels les homélies, les vies des saints, les écrits apocalyptiques et d'autres types de textes qui ne comprenaient que des citations du texte biblique, la plupart de leur substance étant constituée par des discours explicatifs et persuasifs à l'aide desquels on essayait de consolider un état et un niveau de croyance que le peuple avait atteint. De pareils écrits, de même que la manière dont on a exécuté des traductions à la fin du XVII^{e} siècle et au début du siècle suivant, présentent des éléments qui justifient l'idée d'une Contreréforme. Mais, en fin de compte, on ne pourra pas éviter le nouveau processus, à savoir la traduction de la Bible. Initialement à l'aide de l'extérieur (direct, indirect, évident, camouflé, et à des degrés divers) et au fur et à mesure à l'aide des humanistes autochtones, la traduction du texte sacré devient une activité considérée avec assez d'indulgence[2].

Le contact culturel avec le monde protestant a fait qu'en Transylvanie les choses évoluent de manière sensiblement différente, tant en ce qui concerne la stimulation de l'accès direct au texte biblique, que l'attitude envers la Bible et les questions religieuses en général. Les sphères culturelles et spirituelles différentes, les mentalités dominantes différentes ont donné naissance à des différences majeures sous plusieurs aspects, entre les deux territoires roumains, délimités conformément aux sphères d'influence culturelle où ils se plaçaient. En Transylvanie, sous l'influence des idées de la Réforme, on a considéré que le texte sacré doit venir aux oreilles et surtout à l'esprit du récepteur commun, l'édification réelle de celui-ci en tant que chrétien ne pouvant pas éviter le contact direct entre le fidèle et le texte.

Le texte sacré

A partir de ceux qui croyaient que le texte sacré est un résultat de l'inspiration divine, que la parole possède une force démiurgique, et jusqu'à ceux qui considéraient qu'il n'est pas sage de soumettre le texte aux pressions et aux interprétations imposées, de façon inhérente, par de diverses langues formées (également avec leurs propres mentalités), on peut soutenir que, réellement, la traduction du texte biblique était limitée non seulement par des contraintes

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

d'ordre religieux, mais aussi par des contraintes d'ordre culturel. La situation de l'espace roumain montre que, une fois mentionnées, ces contraintes sont déclarées en tant que conditions à remplir, de nature exclusivement religieuse, qui apparaissent pratiquement comme des exigences fondamentales naturellement assumées. Mais, en réalité, la situation est toute autre, car les déclarations explicites ou les suggestions insinuées par plusieurs moyens ne concordent pas avec les résultats des analyses linguistiques et traductologiques. Évidemment, au-delà du facteur déterminant déclaré, d'ordre religieux, les anciennes traductions roumaines découlent aussi des déterminations d'ordre culturel, souvent plus fortes et agissant par plusieurs voies.

Il y a deux aspects de nature strictement traductologique, mais qui se manifestent en fonction de la proportion dans laquelle le facteur religieux et le facteur culturel déterminent une traduction concrète. Le premier est lié à la façon dont on oriente la traduction, vers la source ou vers la cible, l'autre au nombre de sources de la traduction.

L'orientation de la traduction

Dans le cas du texte sacré, en particulier, la tendance privilégiée a été d'orienter la traduction vers la langue-source. Puisque le texte et la langue qui le véhiculait étaient considérés comme sacrés, au moment de la traduction dans les langues vernaculaires on a essayé de rendre le contenu, mais en préservant la forme, ce qui prouve qu'on croyait que le texte est une forme de la sacralité douée de force active. On considérait que, en tant que support et véhicule matériel du contenu, l'aspect formel est structuré à plusieurs niveaux de profondeur et de signification, à partir de celui dénotatif, littéral, qui est le plus étroitement lié au côté apparent de la forme, et jusqu'à celui mystique et magique, qui tient à la dimension profonde de la forme. Dans ce cas, l'aspect formel n'est plus considéré un simple porteur matériel de contenus, mais la réalité-même par laquelle le contenu se constitue et vit. Le refus de l'autre possibilité, de la traduction centrée sur la langue-cible, c'est-à-dire avec les moyens de celle-ci, serait dû à la conception qu'elle pourrait transférer des contenus, mais qu'ainsi, le plus probablement, un esprit différent serait produit. C'est pour cette raison que la réalisation du contenu par les moyens exclusifs de la langue-cible n'a pas constitué, en général, la solution choisie par les traducteurs, surtout pour le texte biblique, la fidélité ne portant pas seulement sur les contenus, mais aussi sur les formes. Le fait de se situer dans une position intermédiaire allait montrer que la traduction, en tant que processus culturel et linguistique, est arrivée à l'équilibre optimal qui permet le transfert des contenus (de pensée, esthétiques, affectifs etc.) construits avec les instruments linguistiques d'une langue et à la manière de celle-ci, dans les formes d'une autre langue, qui rend ces contenus à sa propre manière.

Mais, en même temps, l'accent mis sur la langue-source mettait en évidence une grave carence du processus, à savoir le fait que, dans la confrontation des deux langues (d'habitude, la source était incomparablement plus évoluée et plus exercée que le cible), la langue-source tendait de façon naturelle à imposer à la langue-cible les matrices formelles et conceptuelles, tant au

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

niveau syntactique qu'au niveau lexico-sémantique. A cause de cela on a essayé l'orientation non vers la langue-source, mais vers le contenu. La tendance de rendre fidèlement le contenu – vu que des systèmes linguistiques différents sont impliqués (avec tout ce que cette différence suppose et implique), c'est-à-dire des formes et des contenus en usage – peut conduire à la superposition et à l'heureuse reproduction du contenu, mais avec de graves sacrifices de la forme. Puisque, malgré une possible reproduction fidèle du contenu, on produit ainsi d'inhérentes distorsions au niveau formel, l'évidence dont ce niveau est doué fait que l'acte entier soit perçu et mentalement représenté comme déformation, trahison du texte, surtout dans sa dimension formelle. Le motif – d'ordre raisonnable – le plus fort et qui justifie la prudence d'une telle approche réside dans le fait que, si l'on prend cette voie (puisque les systèmes linguistiques et leur manière de fonctionnement impliquent des différences non seulement formelles, mais aussi de contenu), il est possible qu'au sacrifice de la forme s'ajoute celui du contenu. Le domaine du sens – soumis par excellence aux équivoques, aux interprétations, aux possibilités et à la création – est tellement labile et spécieux qu'il n'y a presque pas de repères. Dans ce cas, avec toutes ces imperfections, la forme reste le seul repère viable, qui, bien qu'elle trahisse souvent le contenu, ne se trahit jamais elle-même.

On observe que l'accent sur la langue-source favorise l'imposition des structures de celle-ci (comment dit-on), tandis que l'accent mis sur la langues-cible essaie l'acquisition des contenus sémantiques (qu'est-ce qu'on dit), avec des moyens formels propres. Bien que le jeu qui se déroule à l'esprit du traducteur – dans la zone de contact des langues impliquées –, et qui tient à l'essence de la relation langue/pensée/société, ait comme enjeu la réalisation des contenus du texte, même lorsque les structures de la langue-cible permettent d'obtenir ces contenus, le traducteur peut ressentir des exigences de fidélité formelle de la part de la langue-source.

Puisque la traduction orientée exclusivement vers la langue-cible, c'est-à-dire faite avec les moyens de celle-ci, était capable de transférer des contenus, mais au risque de produire un esprit tout différent, l'expression du contenu exclusivement par les moyens de la langue-cible n'a pas représenté, en général – et pour le texte biblique en particulier –, la solution choisie par les traducteurs, la fidélité ne portant pas uniquement sur les contenus, mais également sur les formes. Tout ce processus de réflexion, avec les options qui en découlaient, a été influencé par le facteur religieux, mais, dans la mesure où l'on n'a pas pu ignorer l'enjeu de la compréhensibilité du texte – chose déterminée par le niveau linguistique –, lorsqu'on a compris que l'obéissance exclusive aux impositions de nature religieuse-confessionnelle ne peut nullement satisfaire les exigences évidentes de nature linguistique, les traducteurs ont commencé à concevoir la traduction non comme travail de reproduction des structures et des contenus d'une langue en une autre langue, mais comme un transfert de contenus conceptuels.

Les sources de la traduction

A partir toujours de contraintes d'ordre religieux-confessionnel, le deuxième aspect porte sur le nombre de sources d'une traduction. En général, on

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

considérait une seule source comme étant suffisante, celle-ci devant être représentée par la version reçue dans l'espace confessionnel où la traduction était réalisée. Pourtant, les traductions à partir d'une source unique découlent souvent de contraintes exclusivistes de type culturel, et non confessionnel, ultérieurement motivées par le caractère sacré du texte et de la langue[3].

Bien sûr, entre les traductions selon une source unique et celles ayant deux ou plusieurs sources il y a plusieurs classes de différences. En considérant que la langue du modèle est sacrée, que le texte biblique ne peut être exprimé qu'en respectant les matrices que le traducteur avait devant ses yeux, et en éliminant – implicitement – la possibilité de rendre la situation flexible par la consultation d'un autre modèle, une pareille conception ne peut pas produire que des textes qui se concentrent sur la reproduction des structures de la langue-source, cas où la matrice linguistique et formelle devient plus importante que le contenu, fait qui étouffe les capacités, ainsi que les valences de la langue-cible, avec des conséquences sur l'intelligibilité du texte pour le récepteur. Les traductions à source unique contraignent le traducteur de suivre sa source – qui représente le seul modèle, la seule source d'inspiration, le seul repère. C'est pourquoi ces traductions présentent une unité congruente avec celle de la source (souvent plus accentuée), le traducteur étant épargné de complications supplémentaires et constamment orienté dans la direction indiquée par la source. Vu les difficultés du texte biblique, ces traductions présentent assez de fautes et de malentendus, que le traducteur ne peut pas résoudre, car il ne possède pas de repères extérieurs à la source.

Bien que certaines de ces affirmations puissent être, en partie, toujours valables pour un traducteur qui a à sa disposition deux ou plusieurs sources constamment utilisées, une pareille traduction se distingue fondamentalement par rapport au type précédent, uns des problèmes de ce traducteur étant incomparablement plus graves, et d'autres complètement différents. La traduction opérée selon deux ou plusieurs sources est, implicitement, une traduction effectuée par comparaison. Il peut arriver que : a) des fragments qui apparaissent dans un texte manquent totalement de l'autre; b) entre les deux existent des différences formelles majeures; c) entre les deux sources il y ait une correspondance formelle et apparente, mais que les segments en question soient différents du point de vue du contenu; d) les différences de contenu soient mineures, mais de nature à faire plonger le traducteur en dilemme, lors de la comparaison, car dues à l'interprétation du texte de base. Dans ces cas, le traducteur comprend facilement qu'il a devant lui plusieurs possibilités d'arriver à un contenu, que c'est lui-même qui compte, que les formes qui se présentent à lui peuvent l'orienter, l'inspirer, en tant que modèles choisis, et non comme modèles imposés. En acquérant un caractère compilateur, ce type de traduction gagne une chance supplémentaire importante par rapport à la première : elle offre l'opportunité d'une plus vaste compréhension d'un contenu nuancé et oscillant, car exprimé par des formes différentes, qui présentent des possibilités diverses de configuration linguistique et mentale, aussi bien que de conceptualisation. Le traducteur a aussi la possibilité de discerner sur tout le complexe conceptuel et linguistique qu'il a devant lui et, implicitement, de produire un texte de qualité. Il est extrêmement probable

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

que, de deux traducteurs avec des capacités similaires et ayant les mêmes conceptions, le texte de celui qui traduit d'après une source unique soit d'une qualité inférieure par comparaison à celui qui a été traduit en utilisant deux ou plusieurs sources.

Le fait même de faire le choix en faveur de la consultation de plusieurs sources a des significations multiples. En premier lieu, cela montre que le traducteur n'envisage plus une relation entre la sacralité du texte et une langue particulière, mais entre une langue qui s'est emparée de ce texte-là – l'ayant obtenu par un effort de traduction – et un contenu. Dans ce cas, le traducteur considère les textes comme étant des constructions linguistiques et culturelles, et les langues comme des moyens par lesquels on crée un certain contenu pour les récepteurs de cette langue et de ce milieu culturel, et non comme des formes et des modalités uniques d'obtenir ce contenu-là, identique pour tout milieu culturel. Donc, on ne regarde plus les deux, le contenu d'idées, esthétique, et celui linguistique, comme unité monolithique chargée de sacralité qu'une langue détiendrait en exclusivité. La volonté du traducteur d'avoir plusieurs sources prouve que lui aussi il comprend que la poursuite d'une seule version ne suffit nécessairement pas pour obtenir ce contenu dans la langue-cible. L'essai de comprendre le contenu et la construction de la forme à l'aide et par l'intermédiaire de plusieurs versions et de plusieurs langues signifie, en tout premier lieu, qu'on ne juge plus les langues exclusivement dans la perspective sacré / vernaculaire – d'où le caractère non-obligatoire de l'emploi exclusif des versions des langues sacrées et la possibilité de suivre des traductions en d'autres langues vernaculaires –, tout comme des exigences élevées concernant la qualité de la traduction, avec les implications afférentes (une langue plus élaborée et un texte plus intelligible pour le récepteur concret, ayant des besoins spécifiques).

En se montrant inspiré par un modèle ou par un autre, mais libre de créer une traduction en roumain, le traducteur roumain a la possibilité de manifester son esprit interprétatif et innovateur, libéré des contraintes de la littéralité du texte et des structures spécifiques à la langue-source. Par la conjonction des sources, le traducteur roumain obtient la perspective nette sur sa propre langue, et il est encouragé de laisser le roumain imposer ses besoins et de stimuler ses tendances culturelles. Puisqu'au-delà des difficultés issues de l'aspect littéraire qui se trouve au début, ce sont les possibilités de la langue, et aussi ses exigences, qui agissent, on constate que la nécessité de poursuivre le modèle se convertit progressivement (avec plus ou moins de succès) dans la nécessité de respecter les besoins de la langue dans laquelle on traduit, ce qui signifie que la poursuite par reproduction du modèle devient adaptative, ensuite ré-créative. D'autre part, à cause de cela, des troubles de toutes sortes apparaissent partout, le miracle majeur étant précisément l'exploitation de la possibilité de traduire un texte difficile dans une langue qui n'avait qu'un aspect vulgaire bien structuré, car l'aspect littéraire se constituait justement par cela. En réalité, toutes ces difficultés représentent les caractéristiques normales d'un processus d'édification d'un aspect littéraire, par le contact linguistique produit par la traduction.

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

Les traductions en roumain

On peut observer tout cela en étudiant les résultats obtenus par les traducteurs roumains des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Des textes tels que *Codicele Bratul*, *Codicele Voroneţean, Praxiul Coresian, les Psautiers* du XVI^e^ siècle découlent de la traduction orientée vers la langue-source, à partir d'une source unique (le texte slavon). En éliminant – ou en ignorant – la possibilité de consulter d'autres sources (fussent-elles slavonnes même), ils assumaient la reproduction fidèle du texte en slavon, de ce modèle-là architectural et linguistique. Une pareille voie transformait le roumain dans un milieu où la langue-source se reproduisait elle-même, en se manifestant conformément à ses propres moyens, besoins et contraintes.

Cette voie ne disparaît pas au siècle suivant, car, dans le cas de la *Bible de Bucureşti* (1688) on constate la même attention accordée au texte-modèle. *La Bible de Bucureşti* résulte de la révision de quelques traductions antérieures, de sorte que *l'Ancien Testament* – révision de la traduction du grec par Nicolae Milescu –, ainsi que *le Nouveau Testament* – révision du *Nouveau Testament de Bălgrad* (Alba Iulia) (1648) – apparaissent comme des tentatives assidues d'orienter le texte et la langue roumaine littéraire vers le modèle grec et en conformité avec celui-ci (tandis que le *NTB* était une traduction qui avait suivi avec prépondérance le modèle latin). Orientés vers la variante de la traduction littérale et à une époque où le slavonisme culturel était obsolète, le nouveau modèle culturel étant celui grec, les réviseurs de la *BB* feront plus que les traducteurs du siècle précédent. Ceux-là avaient essayé de traduire un texte en roumain. Obéissant à des contraintes d'ordre religieux-confessionnel (source orthodoxe), aussi bien qu'à des déterminations d'ordre culturel (source slave), mais disposant d'une langue dont l'aspect littéraire était non seulement inexercé, mais il se constituait par leur acte même, ils n'ont pu qu'essayer de poursuivre le modèle slavon pour révéler, en roumain, le contenu du texte. A la différence de ceux-ci, les réviseurs de la *BB* ne semblaient pas être intéressés d'abord par la reproduction en roumain du texte biblique. Par leur action ils montrent qu'ils essayaient d'édifier l'aspect littéraire roumain conformément au grec et à la manière de celui-ci.

Ayant à la base des impulsions toutes différentes, une toute autre mentalité et une manière différente de concevoir les relations entre les diverses langues, la *Palia d'Orăştie* (1582) et *le Nouveau Testament de Bălgrad* (1648) sont des textes qui ne visent ni la simple traduction par la reproduction fidèle d'un modèle étranger, ni l'édification d'une norme littéraire, mais seulement la production d'un texte intelligible, en une langue accessible, en vue de véhiculer seulement de manière efficace un certain contenu concret vers un lecteur concret. Chacun de ces deux textes a au minimum deux sources que les traducteurs exploitent constamment. Ces traducteurs ne regardent plus avec un respect mystique les langues dont ils traduisent, ils n'essaient pas à tout prix de rendre en roumain l'esprit de ces langues, ni d'enrichir le roumain avec les structures de celles-ci. Leur intérêt semble ne pas porter que sur la compréhension par le récepteur du contenu du texte, et ils font de leur mieux pour atteindre cet objectif.

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

La consultation constante des sources a laissé bien des traces au niveau du résultat. Elle a été réalisée souvent par la collaboration des sources, parfois par leur mélange (soit à la surface, soit en profondeur, soit de façon inextricable), et dans d'autres cas celles-ci sont devenues de moins en moins visibles, allant parfois jusqu'à leur effacement complet. Les sources ont servi, en premier lieu, à la compréhension du contenu épique ou des idées, et en second lieu seulement, à la procuration de modèles de construction des moyens d'expression linguistique (afin de transmettre au lecteur les contenus conceptuels du texte). Le contact avec les modèles a permis aussi la construction d'un modèle mental qui a aidé le traducteur à approximer l'aspect et le fonctionnement d'une traduction de la Bible, ce qui lui a permis parfois d'agir librement. La construction linguistique de ces ouvrages montre sans équivoque que les traducteurs tentent d'arriver au lecteur avec un texte reconstruit dans une langue aussi accessible que possible à celui-ci, dégrevée de l'expression culturelle des sources et à la fois libérée des moyens d'expression populaires trop limités. Leur intérêt majeur ne serait donc d'édifier un texte sur la base d'un modèle, mais plutôt d'édifier le lecteur et la langue[4].

Les anciennes traductions roumaines se construisent par deux voies principales. Nombre d'entre elles (surtout de l'est et du sud) recourent – parfois excessivement – au modèle culturel. Pour les traducteurs de ces espaces, le texte à traduire n'est pas seulement une source de contenu conceptuel et un simple modèle qui suggère, inspire ou prête modérément des formes et des contenus linguistiques. Par ailleurs, il devient un monolithe qui est transféré en roumain en tant que tel. Bien sûr, les traducteurs de l'ouest n'échappent pas non plus aux pressions des langues à l'aspect culte exercé. L'analyse des compartiments phonétique, morphologique et lexical, même syntactique parfois, prouve pourtant que les traductions de ceux-ci impliquent des efforts qui conduisent à l'édification d'un niveau littéraire du roumain, qui ne reproduise pas le modèle étranger, mais qui avive et qui mette au travail les ressources du roumain. Ce désir ne semble pas résulter absolument d'une façon particulière de concevoir l'aspect littéraire, mais du besoin concret de produire un texte roumain intelligible pour le récepteur de la traduction[5].

Cultuel / culturel

Dans les aires moldave et valaque, les exigences de la part du facteur religieux sont pleinement satisfaites par le facteur culturel, entre les deux existant une coïncidence d'origine. C'est pourquoi, dans cette région, les traducteurs : a) prennent pour modèle des versions slaves ou grecques; b) assument un seul modèle, c) s'orientent plutôt vers la satisfaction des exigences du texte sacré, et non vers le lecteur. L'observation de la Préface du *NTB*, par laquelle le métropolite de la Transylvanie va reprendre et souligner la comparaison entre les paroles et l'argent est aussi corrélée que possible dans le contexte réel de l'époque. A notre avis, la séquence en question n'est pas seulement un essai d'inculquer dans la conscience du récepteur le besoin de comprendre le texte, en le rendant conscient et responsable du fait que la lecture ou l'écoute du texte doit impérieusement avoir pour conséquence la compréhension de celui-ci, mais aussi une façon de suggérer aux traducteurs et à leurs patrons que la finalité d'une traduction c'est la compréhension du texte, et non le simple reflet en roumain de la version de la langue-source.

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

Les Roumains orthodoxes de la région transylvaine se trouvaient dans une situation différente, car l'influence culturelle était d'une autre nature que celle confessionnelle. Ayant à subir une autre domination politique, ayant un statut social tout différent, les Roumains d'ici se trouvaient à la base d'une société dont les classes partageaient l'influence culturelle occidentale, dans les formes germanique et hongroise, et dont le principal véhicule linguistique était encore le latin. Entre l'origine spirituelle et linguistique de leur confession et les caractéristiques du complexe culturel où ils s'intégraient il y avait des différences majeures et d'essence, auxquelles venait s'ajouter le poids du fait que l'influence culturelle était souvent considérée parmi les marques de la domination étrangère. La situation était complexe car, dans le contexte d'une région roumaine dé-slavisée, qui avait évolué en développant des particularités définitoires, l'adoption du modèle culturel slave n'était pas possible, ou même réaliste. En effet, qu'il s'agisse de la région d'ouest, ou de la région de l'est ou du sud, les modèles culturels qui avaient de l'influence chez les Roumains s'étaient infiltrés par l'intermédiaire des allogènes superposés, n'étant pas des évolutions engendrées par l'esprit indigène. La différence était que les premiers vivaient dans une zone fécondée par une culture d'extraction différente par rapport à celle de leur confession, tandis que chez les autres la culture et la confession coïncidaient.

Les préfaces

Leur rôle était de fournir au lecteur diverses informations significatives, comme, par exemple, celles concernant l'historique du texte, l'initiative de traduire le texte en question, les traducteurs, les réviseurs et d'autres éléments impliqués, le lieu et le temps de la parution de la traduction etc. Vu que le jugement du récepteur était décisif pour le destin du discours, il y a eu toujours la tentation que le discours soit accompagné d'un métadiscours, de digressions explicatives, de discours parallèles, qui entourent le discours principal, en essayant de faciliter au maximum l'acceptation de celui-ci. Pratiquement, les préfaces (et les postfaces, éventuellement) sont des occasions spécialement créées pour que l'auteur de la traduction ou de la compilation s'adresse de manière directe au récepteur. Puisque, par convention, la préface assume le rôle de fournir de l'information pure, le récepteur a un certain horizon d'attente – en ce qui concerne le genre et la qualité de l'information –, ce qui signifie également qu'il est beaucoup plus ouvert, presque sans réticences et sans esprit critique, dans un état favorable à la reprise non-critique et non-discriminatoire du texte construit par le préfacier. Le préfacier va essayer d'en profiter, en sachant que le discours explicatif est facile à convertir en discours persuasif. Même si à un niveau différent, il arrive ici la même chose que dans certaines catégories de gloses, où le traducteur ressent le besoin de se justifier, d'orienter le récepteur, en lui induisant des opinions et des états d'esprit pour se le rendre favorable, pour gagner son accord, en fin de compte. Mais, le contenu des préfaces n'est pas toujours fiable. Pour des raisons diverses, les préfaciers omettent délibérément ou falsifient divers genres d'informations, car les préfaces étaient vouées, en premier lieu, à leurs contemporains – destinataires directs ou indirects de ces traductions –, ceux de l'attitude desquels dépendait le sort de cette traduction-là. Vu que l'acte de la traduction ne représentait pas un donné généralement accepté, étant soumis aux

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

diverses susceptibilités, au mieux toléré, les prudences des traducteurs du texte biblique apparaissent comme justifiées.

L'acte de la traduction et les sources dans les préfaces

Le discours des préfaces qui nous intéresse est dû au fait que l'acte de traduction du texte sacré dans les langues vernaculaires avait été interdit, pour plus d'un millénaire. Dans la conscience des fidèles, une pareille initiative pouvait équivaloir à une petite hérésie. Arrivant à une autre vision sur la réalité, le protestantisme construit un type d'argumentation qui a le rôle d'éliminer l'autre manière de regarder les choses. L'idée de la traduction du texte sacré dans une langue vernaculaire, négativement connotée dans l'espace roumain – surtout à cause de sa provenance occidentale et non-orthodoxe –, avait à dépasser deux grands obstacles, qui se reflètent dans les préfaces écrites sur tout le territoire roumain et adressées aux fidèles orthodoxes.

Le premier obstacle était l'idée même de traduire le texte sacré. Ceux qui reprenaient et mettaient en pratique cette idée allaient emprunter tout l'échafaudage persuasif afférent, développer certains arguments, adapter d'autres à l'horizon d'attente et à la structure mentale des communautés où ils allaient promouvoir la traduction du texte sacré, et allaient même essayer de construire de nouveaux arguments, dans la même direction. On peut observer cela dans l'espace roumain aussi, où l'on recourt à 1 Co 14, 19[6].

Constamment et avec insistance, par des moyens divers (raisonnements, appel à l'autorité, le cas d'autres langues, démonstrations de bienveillance et disponibilité pour de corrections éventuelles), on prie le lecteur, avec une condescendance rhétorique, de ne pas juger l'entreprise avant d'en faire la lecture (qui a bien sûr, le plus souvent, la capacité de « convertir » à l'idée que la traduction est un acte bon en soi). L'appel est suivi par les excuses adressées, de façon anticipée, au même lecteur, qui devrait avoir en vue que la traduction appartient à des gens soumis à l'erreur[7]. Aussi se développe-t-elle toute une rhétorique afin de convaincre les fidèles d'accepter l'idée que le texte sacré peut être traduit et consulté en roumain[8]. Depuis la rhétorique transparente de Coresi et jusqu'aux allusions subtiles de la Bible de 1688, toute l'ancienne période roumaine présente de pareilles préfaces pour le texte biblique.

Une fois acceptée l'idée de la possibilité de traduire le texte sacré dans une langue vernaculaire, il restait à dépasser le problème de la source utilisée. Puisqu'il s'agissait d'une idée provenue du monde occidental, c'est-à-dire de ce côté de l'Europe où la langue de culture était le latin, des non-orthodoxes dans la vision desquels le slavon ne pouvait aucunement représenter un repère central, il fallait assurer le clergé et le lecteur que la source de la traduction était grecque, slave ou hébraïque, langues acceptées dans le monde orthodoxe. De même, dans la conscience du public et des hommes de l'Église – du moins apparemment – aucune traduction à partir d'une langue vernaculaire n'était pas acceptable en tant que source[9].

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

Qu'il s'agisse de la postface de la *BB*, ou de la préface du *NTB*, où l'on affirme :

> Il faut que vous sachiez cela, que nous ne nous sommes pas servis d'une seule variante, mais toutes celles que nous avons pu trouver, grecques et serbes et latines, traduites par de grands érudits, connaisseurs du grec, nous les avons lues et considérées; et le plus fidèlement nous avons suivi la source grecque, et nous avons utilisé aussi la traduction de Jérôme, le premier qui a traduit du grec en latin, et également la source slave, traduite du grec en slavon et parue en Russie. En considérant tout cela, nous avons considéré le plus ceux qui ont été le plus près de la version grecque, mais nous ne nous en sommes pas éloignés, en sachant que le Saint Esprit a inspiré les évangélistes et les apôtres d'écrire en grec le Nouveau Testament, et que c'est le texte grec qui est la source des autres.

On remarque deux aspects. En premier lieu, les traducteurs désirent transmettre l'idée que, à leur avis, la source grecque est l'autorité suprême et que leur texte est conforme à celle-ci. Quand même, ils mentionnent, à chaque fois, les traductions en d'autres langues, qu'ils ont consultées, comparées, connues. Aussi, lorsqu'ils s'adressent aux lecteurs (les fors compétents, bien sûr, et surtout les clercs), le discours a en vue, comme quelque chose de sous-entendu, la pratique de la consultation de plusieurs traductions et versions de la Bible. Donc, bien qu'on affirme que c'est la source grecque qui oriente les traducteurs, il s'agit, tout au plus, de primauté, et non d'exclusivité. Pratiquement, on apprend ainsi que dans l'espace roumain du XVII^e^ siècle – et non seulement dans le milieu des traducteurs – circulaient plusieurs versions du texte biblique (dans les langues considérées sacrées, mais aussi dans les langues vernaculaires) et que les traducteurs n'envisageaient pas une seule source. Pourtant, quelle que fût la situation, personne ne pourrait pas affirmer ouvertement l'absence de la source slavonne corrélée avec la présence d'une source latine ou occidentale.

Vers la fin du XVI^e^ siècle, *la Palia d'Orăștie* entre dans la catégorie des textes exemplaires de ce point de vue, dans le sens que ses traducteurs n'ont pas le courage de déclarer les sources réelles : hongroise et latine. Les auteurs de la *PO* avaient vraiment des choses à cacher, vu que l'analyse détaillée de *Palia d'Orăștie* en tant que traduction prouve le plus clairement possible que les seuls textes qui ont contribué au texte roumain ont été des textes qu'on ne pouvait pas regarder avec indulgence dans l'espace roumain orthodoxe. Mais, le hongrois et le latin étaient les modèles culturels et les langues à la disposition des érudits – surtout dans le milieu sacerdotal – dans la Transylvanie du XVI^e^ s^ième10^.

La Préface de la *PO* nous apprend que :

> Par la grâce de Dieu et l'aide du Fils et par l'action du Saint Esprit, moi, Tordași Mihaiu, élu évêque des Roumains de Transylvanie, avec Herce Ștefan, le prédicateur de l'Évangile de Jésus, dans la ville de Căvăran Șebeșului, avec Zacan Efrem, le plus grand maître de Șebeș et Peștișel Moisi, le prédicateur de l'Évangile dans la ville de Logoj, et avec Achirie, l'archiprêtre du comitat de Hunedoara, nous déplorons toujours les Saintes Écritures, car nous voyons que toutes les langues les ont traduit et fleurissent pour les saintes paroles de Dieu, mais nous, les Roumains, nous sommes les seuls à ne pas les avoir traduites, c'est pourquoi, à grand-peine, nous avons fait imprimer (...) 5 livres de Moïse le prophète et quatre livres nommés Tsrstva et quelques autres prophètes (...).

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

Les personnages qui s'adressent ainsi au public regrettent le fait que le texte sacré n'ait pas été traduit en roumain, en affirmant que tous les autres peuples possèdent des variantes propres de celui-ci (des traductions, bien sûr), ce qui leur apporte des bénéfices spirituels. En affirmant la nécessité de traduire le texte biblique dans les langues des fidèles – action présentée comme indice de normalité ! – cette séquence s'avère être inspirée de la conception créée par la Réforme.

Une fois élucidée la question de la traduction en soi, on passe à celle des sources. Quant à cela, la Préface de la *PO* fait l'assertion suivante :

> Cinq livres du prophète Moïse, qui sont traduits de l'hébreu en grec, du grec en serbe et dans d'autres langues, et de ces langues-là traduits en roumain.

Si dans la première partie de la séquence on affirme ouvertement que le *Pentateuque* a été traduit de l'hébreu en grec, et du grec en slavon, alors cette affirmation à caractère général correspond à la réalité. Mais, si elle veut induire l'idée que la référence concerne également *la Palia d'Orăștie*, alors elle essaie d'induire une non-vérité. Le procédé devient plus subtil dans la partie finale de la séquence, où l'on suggère, par une construction linguistique ambiguë, que *la Palia d'Orăștie* résulte de la contribution des sources hébraïque, grecque et slavonne. En réalité, croyons nous, après avoir informé le récepteur que le *Pentateuque*, en tant que texte, a été traduit de l'hébreu en grec, et du grec en slavon et dans d'autres langues, on affirme que de ces langues il a été traduit en roumain. Bien qu'affirmé d'une manière génératrice de confusions, cet aspect – qui correspond à la réalité – peut être déduit de l'ensemble de la séquence[11]. On peut considérer que la séquence précédente contient une vérité et, par conséquent, ce qu'on y affirme – interprété de la manière illustrée ci-dessus – peut être accepté. D'ailleurs, à ce que M. Roques et I. Popovici ont compris, montré et prouvé [L'original de *Palia d'Orăștie*, dans *Mélanges offertes à M. Émile Picot* (...), tome second, Paris, 1913, pp. 515-531, respectivement *Paliia de la Orăștie 1582*, dans « Annales de l'Académie Roumaine », mém. sect. litt., série II, t. XXXIII, 1911, pp. 517-538], comme il résulte aussi de l'analyse linguistique et traductologique de la *PO*, il n'y a eu que deux sources de cette traduction : le texte hongrois du *Pentateuque* de Heltai et une édition de la *Vulgata*. Quand même, les préfaciers de *PO* ne se limitent pas à cette ambiguïté, mais à la fin de la Préface ils affirment ouvertement :

> C'est pourquoi, à grand-peine, nous avons traduit de l'hébreu et du grec et du serbe (...) 5 livres de Moïse le prophète (...)[12].

Très fermement soutenu, il s'agit ici d'un mensonge, calculé et convenable, dans un monde qui, pour des raisons d'ordre confessionnel, ne pouvait pas accepter la simple vérité, d'une réalité culturellement déterminée.

L'étude linguistique des textes de l'espace transylvain indique le fait que les traducteurs n'ont pas utilisé toutes les langues énumérées dans les préfaces (le slavon, l'hébreu, le grec), mais ils ont suivi la tendance des zones où il y avait les facteurs d'influence culturelle et d'où provenait le courant de la traduction des textes sacrés. Le hongrois, le latin et l'allemand étaient les pylônes de ces

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

textes. Tout de même, les procédés par lesquels on essaie de conférer à ces traductions un aspect qui est supposé nous convaincre que leurs sources sont d'origine orthodoxe (slave et grecque) restent fort visibles.

Les effets de la non-identité des sphères d'influence culturelle

Les pressions de traduire, de la part de l'Occident réformateur, ont été contrecarrées par la sévère réticence de l'Église Orthodoxe envers une pareille idée, tout comme par la nécessité que les sources soient celles acceptées dans l'espace culturel et spirituel orthodoxe. Au XVI[e] siècle, les textes moldaves et valaques suivent des sources slaves, c'est-à-dire dues aux influences culturelles slaves, tandis que les textes transylvains suivent des sources latines, hongroises, allemandes, c'est-à-dire des sources dues aux influences culturelles hongroises et allemandes. La coïncidence, à l'est, de l'espace culturel et cultuel n'est pas affectée que par la circulation de quelques textes transylvains, qui traversent les montagnes et qui deviennent (tout comme l'idée même de traduction des textes sacrés) des modèles pour les auteurs de cet espace. A l'ouest, les initiateurs des traductions et les traducteurs ont dû chercher des solutions qui résolvent l'incompatibilité entre l'appartenance cultuelle et celle culturelle des Roumains de cette région-là.

Un autre élément qui produit des différences entre les traductions des deux grandes régions roumaines (l'est et l'ouest) est lié à la finalité des traductions. Puisque le roumain n'avait pas un aspect littéraire, à l'est – où la tendance a été de conserver la langue de l'aristocratie allogène, en tant que langue culte –, au moment des premières traductions on a essayé de constituer un aspect littéraire conforme au modèle slave. Le principal bénéficiaire envisagé était pratiquement le texte proprement dit, construit en roumain, mais suivant fidèlement la manière où il apparaissait dans la langue-modèle. Si les traductions ne sont pas le résultat de l'ambition d'un prince régnant qui voulait lier son nom à un acte culturel majeur (comme dans le cas de la BB), elles semblent être réalisées afin de contrecarrer les effets de la circulation outre monts des textes religieux. Certainement, comme tout produit issu des besoins de synchronisation avec l'esprit et les actions de l'époque, celui-ci non plus ne répondait à des besoins organiques immédiats et ressentis comme conséquence de l'évolution de la société, mais à des calculs. Ensuite, des causes d'ordre politique et culturel, produites par l'instauration de la domination d'une autre classe régnante allogène, la grecque, allaient conduire au changement du modèle. Dans les deux situations, la religion des régnants (Slaves, Grecs) coïncidait à celle des Roumains.

Dans l'espace transylvain, les traductions suivent les impulsions de la Réforme et elles visent des catégories concrètes de la population, se mettant à disposition pour la lecture, particulaire et publique. Après avoir compris que le processus de conversion des Roumains aux confessions de type protestant ne pouvait pas connaître un réel succès, en Transylvanie commencent à se manifester les idées de la Réforme dans leurs formes profondes. On peut observer cela également chez les Magyars, qui, à leur tour, traversaient un processus de dégermanisation. L'idéologie protestante avait compris que l'essentiel n'était pas de convertir

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

une population ou que celle-ci adopte les formes d'une confession et des textes écrits dans une langue inconnue. Ce qui était vraiment important était que cette population assume et comprenne une idéologie et une manière de penser à même de créer en permanence une mentalité de nature à s'enraciner et qui soit fonctionnelle et autoreproductible. Le texte sacré représentait un contenu acceptable pour tout le monde, donc il pouvait être un objet capable de véhiculer une mentalité. Sa traduction avait l'avantage de porter les idées contenues à la main du récepteur, et aussi le grand avantage d'occasionner la repensée du contenu à traduire. Les protestants avaient compris que la lecture d'un texte dans la langue du public et son interprétation par de vifs prêches étaient réellement de nature à provoquer des conversions (même si au niveau de la mentalité, et pas nécessairement au niveau confessionnel), à la différence du cas où le public était obligé d'écouter une langue qu'il ne comprenait pas ou sa propre langue sous des formes, avec une syntaxe et des emplois lexicaux absurdes, provoqués par la reproduction fidèle d'un modèle linguistique étranger. Pour cette raison, dans l'espace transylvain – où l'on désirait produire des textes pour un récepteur concret, pour que celui-ci arrive à vraiment comprendre des contenus –, le processus de la traduction essayait de mettre en valeur les capacités et les valences de la langue roumaine, en sollicitant les ressources de celle-ci afin de révéler, dans des formes propres, les contenus du texte biblique.

L'importance des marques slaves et grecques dans les anciennes traductions roumaines

L'espace culturel roumain de l'est et du sud est resté, assez longtemps, sous l'influence de la culture slave. Quoique les Roumains de Transylvanie fussent séparés du point de vue politique des autres Roumains, et que l'esprit étranger implanté ici fût profondément différent par rapport à l'esprit culturel étranger implanté outre monts, les deux parties de l'une et même communauté roumaine se rapportaient en permanence l'une à l'autre. En Moldavie et en Valachie, les textes et les gens vont apporter bien d'éléments lexicaux d'origine hongroise, qui vont doubler les termes usuels autochtones, et, parfois, vont finir par s'y imposer. Dans une mesure bien plus réduite, les textes transylvains vont reprendre des structures et des éléments spécifiques aux textes moldaves et valaques, empruntés du slavon ou forgés par les Roumains à partir de ce modèle. Vu la situation créée par la promotion de l'idée de traduction du texte sacré dans les langues vernaculaires, dans une première étape, jusque vers la fin du XVII^{e} siècle, même si l'empreinte douée d'efficacité a été d'ordre culturel, le facteur religieux-cultuel a constitué une marque importante de ces textes. Bien que de l'espace transylvain vers le celui moldave et valaque aient circulé des individus, des textes, une langue, une mentalité, de nature à ajuster bon nombre des particularités des Roumains vivant dans la sphère d'influence de l'espace culturel-spirituel slave, la référence des individus et des communautés à la religion orthodoxe a été de nature identitaire, la confession orthodoxe de l'espace roumain jusqu'au XVII^{e} siècle étant marquée par le caractère slave, ensuite par celui grec. Au niveau des textes, les pressions du facteur religieux exigeaient la légitimation de leur langue par la présence de l'élément slavon. Pour cette raison, quelle que soit la langue dont on traduit, les anciens textes roumains peuvent présenter des structures lexicales (syntagmes, locutions,

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

expressions, éléments de terminologie) et même des structures syntactiques provenues du slavon, dominante qui, dans cet espace chrétien, a réussi à orienter un peuple latin vers l'orthodoxie.

Dans ce contexte, beaucoup de termes d'origine slave, plus rarement grecque, envahissent artificiellement les textes transylvains, en rompant leur cohérence linguistique. A côté des textes dont le contenu avait résulté de la traduction des versions slaves, le XVI^e siècle roumain présente aussi assez d'autres textes dont le contenu était produit et orienté par des textes d'extraction occidentale; mais, les uns tout comme les autres portaient une étiquette et un emballage slavon. Une partie du matériel lexical slave était largement familier aux Roumains, donc son utilisation était normale dans un texte destiné « à tous les Roumains ». En fait, ces éléments ne sont pas pertinents pour la présente discussion, car ils sont dus à la couche d'éléments qui est entrée en Roumain avant même l'entrée des Magyars en Transylvanie, c'est-à-dire le superstrat[13]. En un certain sens, ces éléments sont tout aussi peu pertinents pour démontrer une relation culte avec le slavon, que le seraient les éléments hérités du latin pour prouver qu'un certain livre biblique serait traduit selon la Vulgata.

Des termes tels : *dosadă / affliction, dver / iconostase, hrăborie / courage, izvodi/ traduire, de iznoavă / de nouveau, milcui / prier, milosîrd / miséricordieux, nepotrebnic / inutile, peasnă / chant, psaume, pocrov / couverture (surtout pour le cercueil), poroboc / enfant, preastol / autel, priiatnic / ami, proceti / lire (intégralement), proidi / aller, proslavă / glorification, des calques comme par exemple : acoperimînt / couverture, apleca / incliner* etc. étaient anormaux dans l'espace transylvain (les textes de Coresi, *Codicele Bratul, Codicele Voroneţean, les Psautiers* du XVI^e siècle, *Codex Sturdzanus* et d'autres). Mais, leur présence dans la *PO* indique l'orientation volontaire vers le slavon, le traducteur affirmant et confirmant par cela les assertions de la Préface, où l'on indique, parmi les sources, le texte slavon (« serbe »). Puisqu'ils sont fréquents dans les textes moldaves et valaques (c'est-à-dire dans les régions sous l'influence culturelle slave), et ils constituent une marque (et une garantie) de la traduction dans le respect du modèle slavon, le traducteur de la *PO* essaie-t-il ainsi de créer l'impression que son texte s'édifie sur un fondement orthodoxe et qu'il se place au rang des textes ayant une source slave.

Que le traducteur de la *PO* introduise dans le texte du matériel lexical d'origine slave, parce qu'il essaie d'atteindre un certain but, et non grâce à des habitudes ou à la présence naturelle de ces termes-là dans le roumain utilisé dans l'espace transylvain, on peut l'observer par d'autres voies aussi. Dans la *PO*, les noms des livres bibliques apparaissent avec leur titre slavon, et ce fut, probablement, le seul niveau auquel le traducteur et les réviseurs aient consulté le texte slavon. Un traducteur qui cherchait en permanence l'expression roumaine, claire et qui permette l'accès du lecteur au contenu du texte sans trop d'effort, n'avait pas de meilleure raison – que celle montrée ci-dessus – pour avoir intitulé les deux livres traduits *Bitiia* et *Ishodul*. De pareilles formes sont douées d'une visibilité significative : *Bitiia, deanie, Ishod, Levia, Cisla, Torozacon*[14], „aceaste patru se chema sîrbeşte Ţrstva" (« ces quatre, on les appelait en serbe Tsrstva »), „vŭ lěto 7090 roždestva Hristovo" (« l'an 7090 avant Jésus Christ »), „Porozdestva

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

Hristovo 1582, mesetsa" (« L'an 1582 après Jésus Christ, au mois de »). Qu'il s'agisse de titres des livres bibliques, ou des formules usuelles, leur énumération dans le texte est presqu'ostentatoire, si l'on observe que souvent les textes moldaves et valaques – libres de ce complexe – ne concrétisent pas à tout prix de pareilles opportunités.

Les gloses

Étant donné les difficultés du processus de translation des contenus d'une langue dans l'autre – dans le contexte des différences entre les langues en contact, des pressions formelles de la part de la langue-source et des carences d'une langue littéraire en train de formation –, les désidérata d'une traduction nuancée et éclaircissante du point de vue du contenu – qui ajuste et qui complète le texte du point de vue de l'information, en respectant certains éléments formels du texte-source – était difficile à réaliser. Les contraintes de la traduction littérale faisaient que les équivalences ne soient pas toujours satisfaisantes, ne réussissant pas à porter le contenu contextuel nécessaire. Les libertés de la traduction littéraire stimulaient la production de variantes et de solutions formelles et de contenu, ce qui créait la concurrence et stimulait le discours métatextuel. La solution utilisée a été la glose, manière ponctuelle mais perfectionnée d'édification du texte dans la langue-cible. La glose calibrait la traduction, en ajustant et en adaptant le texte résulté à la suite de la traduction, aux valeurs sémantiques existantes dans le texte-source, désambiguïsait, levait le voile des métaphores et instruisait.

Au niveau linguistique, donc, les gloses aident le lecteur à dépasser la vision locale-régionale, étroite, à percevoir le système dans sa variété, en le rendant conscient de l'unité supradialectale ; elles mettent en branle les mécanismes de la langue, utilisent les valences de la langue, en améliorant les possibilités de celle-ci de se modeler en tant que structure étant en plein processus de développement de la cohérence systémique, d'expansion et de perfectionnement structurel et fonctionnel, concrétisent les valences de celle-ci et les fortifient, facilitent des processus formatifs de l'aspect littéraire. En outre, les gloses détendent la langue soumise aux torsions de la traduction littérale, rendent libres les sens et guident le public dans la sphère conceptuelle du texte, public qu'on n'a pas seulement conduit à la compréhension, mais qu'on a aussi bien doué d'un système raisonnable exigé.

Au niveau conceptuel, les gloses facilitent l'entrée dans une civilisation et dans une culture, tout comme l'accès à une mentalité moins ou pas du tout familière au récepteur, restructurant ainsi le niveau mental de celui-ci. Après avoir ainsi pénétré un contenu de pensée à travers la glose le lecteur réussissait, par le retour à la traduction, à englober une manière différente de conceptualiser, saisissant les mécanismes d'un système linguistique différent, aussi bien que la relation de celui-ci avec la pensée, et tout cela avec des effets positifs sur la structure et le contenu, tant au niveau de la langue roumaine, que de la pensée de ce lecteur-là[15].

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

L'acte de la traduction et les sources dans le cadre des gloses

Quelle que soit leur nature prégnante (explicative, complétive, d'orientation), les gloses contiennent, à des degrés variables, une composante persuasive, par laquelle on essaie d'induire au lecteur des convictions, concernant non seulement le contenu moral-éducatif et idéologique du texte, mais aussi une liaison directe avec l'acte de la traduction.

Il y a des situations où les compilateurs ou les traducteurs utilisent des xénismes, qu'ils traduisent ensuite dans les gloses. Le lecteur peut par cela enrichir ses connaissances ou, s'il est docte, il peut vérifier ce segment de la traduction. Mais, en dehors de cela, le message subtil d'une pareille pratique est celui du contact étroit entre le traducteur, d'une part, et le texte et les langues dont on traduit, d'autre part. Bien que toutes les gloses n'appartiennent pas aux auteurs roumains, ceux-ci en profitent pour justifier les versions roumaines et pour imprimer à l'esprit du lecteur la relation entre la version étrangère d'autorité et la version roumaine. Aussi apparaît-il des cas tels : „Teofan poeticul" g. tvoreţul (VS, jan., 27) (« Théophane le poète » g. le créateur); „o călugăriţă Melanthiia, ce să tîlcuiaşte Negreaea" g. neagră femeaie (VS, dec., 24) (« une religieuse Mélanthia, qu'on traduit par La Noire » g. femme noire); Hrisostom g. Zlatoust (VS, nov., 13); „şi născu pre Emmanuil, carele să înţăleage «cu noi Dumnedzău », că emmanuil aşe să înţăleage în limbă jidovească" (ms. 3517, BAR, 527v) (« et elle enfantera Emmanuel, qui signifie „Dieu est avec nous", car c'est ce qui emmanuil signifie en hébreu »); „Tavitha, carea, de veri tîlcui, să zice „capră sălbatecă" g. Greceaşte, Dorcas (NTB, Ac 9, 36)[16] («Tabitha, qui, en traduction, est „chamois" » g. en grec, Dorcas); Mamon g. Sirieneaşte : Lăcomiia lumii (NTB, Mt 6, 24)[17] (Mammon g. En syrien : Avarice du monde); Decapolia g. Noi zicem 10 oraşe (NTB, Mt 4, 25) (Decapolia g. Ce que nous appelons 10 villes); Dianei g. Greceaşte, Artemida, dumnezăoaia Asiei (NTB, Ac 19, 24) Diane g. En grec, Artémis, la déesse de l'Asie.

Encore plus suggestives sont les situations où le lecteur semble être transporté du discours proprement-dit du texte vers les zones profondes où naît la traduction. En dehors de ce que le récepteur peut gagner ainsi, l'essentiel est que, de cette façon, on lui induit des idées directement liées à la source de la traduction. De telles gloses n'encouragent qu'apparemment le lecteur à juger la traduction ou à participer au travail du traducteur. En fait, sous l'apparence mentionnée, leur rôle est de convaincre le lecteur de la qualité de la source, de la traduction, et de l'honnêteté du travail exécuté par le traducteur sur la source, les versions parallèles et les exégèses.

On a, dans cette catégorie, des cas tels : smochin g. Alţii zic că-i mur (NTB, Lc 19, 4) (figuier g. D'autres disent que c'est mûrier); „în formă de nucă de migdeală" g. Migdală unii dzic că-s dafine (PO, Ex 37, 19) (« en forme de noix d'amande » g. Au lieu d'amande, certains disent que c'est myrtille); „Bine e a nu mînca carne şi a nu bea vin, nece a face ceva întru caria să poticneaşte fratele tău, au să sminteaşte sau slăbeaşte" g. Aici, neci în grecească mai mult nu aflăm, ce ceaialaltă rămăşiţă caut-o la 16 cap, la sfîrşit, afla-o-veri (NTB, Rm 14, 21) (« Il est bien de ne pas manger de la viande, de ne pas boire du vin,

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

et de s'abstenir de ce qui peut être pour ton frère une occasion de chute, de scandale ou de faiblesse » g. Ici, on ne nous apprend plus ni dans la variante grecque, mais pour le reste, vas-tu à la fin du chapitre 16 et tu le trouveras); „Că cine iaste Pavel şi cine e Apolos, numai slugi" g. Chifa nu-i în grecească (NTB, 1 Co 3, 5) (« Car qui est-ce Paul, et qui est-ce Apollon ? Rien que des serviteurs » g. Chifa n'apparaît pas dans la version grecque); „După aceaia, fiţi toţi depreună, răbdînd supărările cu dragostea fîrtăţiei, milostivi, smeriţi şi plecaţi" g. Greceaşte, aşea-i cest verş (NTB, 1 P, 3, 8) (« Enfin, soyez tous ensemble, affrontant les malheurs pleins d'amour fraternel, de compassion, d'humilité » g. C'est comme ça en grec, ce verset); ou un cas extrêmement significatif, par lequel le traducteur argumente une option, mais aussi, assez subtilement, instruit le lecteur : „Şi arătîndu-ni-să Chiprul şi lăsîndu-l în a stînga vînslăm în Siriia" g. Întorsura cea demult zice înotăm, iară noi am scris vînslăm, căci vînslá cu corabiia pre apă (NTB, Ac 21, 3) (« Quand nous fûmes en vue de l'île de Chypre, nous la laissâmes à gauche, et nous naviguons vers la Syrie » g. L'ancienne traduction dit nageons, mais nous avons écrit naviguons, car on naviguait sur la mer avec le navire).

Conclusions

Les pressions observées ci-dessus se déroulaient dans un cadre tendu par deux dominantes : la poursuite du texte-source et de la langue-source et la compréhension du texte par le récepteur. La première devait assurer la réalisation de la traduction en conformité avec certains principes de l'époque, étant à même de garantir la justesse de la traduction. La deuxième, sans ignorer le texte-source, poursuivait un but plus difficile mais qui, en dernière analyse, était le principal enjeu de la traduction. Ces deux dominantes majeures étaient modulées par de diverses autres finalités dérivées de – tout comme par les conditions particulières créées par – l'univers culturel et social où la traduction se déroulait. Par conséquent, dans certains cas, les traducteurs, obéissant à la nécessité de reproduire exactement le texte, mais avec l'idée à l'esprit que ce texte devrait être compris par un récepteur concret – ce qui se passait par l'intermédiaire d'une langue réelle – allaient se préoccuper aussi de l'édification d'un aspect littéraire capable d'accomplir ces désidérata. Ensuite, conformément aux traits définitoires du milieu culturel, les traducteurs allaient opter pour une source ou pour plusieurs, éventuellement avec la consultation de versions roumaines déjà existantes. S'ils emploient plus d'une source, les traducteurs peuvent atteindre à des niveaux supérieurs de compréhension du processus de traduction, se frayant chemin vers l'indépendance que ce procédé confère. C'est l'une des raisons pour lesquelles les traductions de l'espace culturel roumain des XVI^e^ et XVII^e^ siècles comportent assez de différences du point de vue de la conception et de l'exécution, avec des conséquences sur l'aspect littéraire résulté de chacune d'entre elles.

Les traducteurs et les réviseurs qui suivent assez fidèlement les modèles étrangers utilisent le modèle de manière créative, ils s'en inspirent, observent sa construction et son fonctionnement pour qu'ensuite, analysant la configuration et les possibilités du système propre, ils en extraient une norme équivalente à celle observée au modèle. D'autres observent le modèle étranger, les aspects

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

littéraire et populaire roumains, mais seulement afin de trouver les moyens de concevoir et de concrétiser les modalités adéquates d'exprimer ces contenus de manière culte et intelligible pour un nombre aussi grand que possible d'utilisateurs du système roumain. Pourtant, on ne pouvait pas toujours mener cela à bonne fin. Qu'il soit sous l'empire d'une conception, ou forcé par les déficiences de la langue roumaine, captif des incompatibilités entre le roumain et la langue-source et ayant à répondre à des enjeux complexes et divergents, le traducteur va préférer se concentrer sur les moyens et les manières de construction et d'expression spécifiques à la langue roumaine, ou reproduire les suggestions et même l'image du modèle. Comme on l'observe, dans l'activité de traduction, en essayant l'édification d'un aspect littéraire, le système est mis en action selon les possibilités et les capacités des traducteurs, leurs conceptions et leurs buts, en relation avec la résultante des interactions entre le système et le modèle étranger.

Deuxièmement, les buts ont eu une grande capacité de déterminer et d'orienter les résultats. En tant que résultats imaginés, les buts ont besoin d'actions qui les accomplissent. Les genres d'actions et les manières dont elles se déroulent peuvent conduire à la réalisation des buts, mais elles produisent aussi de diverses autres conséquences, dont une partie peuvent devenir des buts apparents.

Les textes conçus en vue d'arriver à la compréhension d'un public concret, varié sous l'aspect diastratique et diatopique, ont nécessairement mis en acte des possibilités plus vastes, plus dynamiques et plus efficaces de produire la compréhension. Par cela, en parallèle à l'aspect littéraire, le public s'est développé aussi, car il a pu, par la compréhension des structures et des sens du texte, participer réellement à une partie du processus. Au moment où les textes obtiennent la capacité d'interagir profondément avec le public, la relation entre la langue et le récepteur se déroule dans les deux sens, tous les deux pôles obtenant des valences formatives. En essayant particulièrement d'obtenir un texte qui incluse le message à un niveau qualitatif comparable avec celui des versions étrangères, ces traducteurs seront moins préoccupés de la compatibilité du texte roumain avec la structure du modèle que de trouver des moyens d'expression intelligibles pour le grand public. Bien sûr, les manières conçues seront adéquates à l'expression nuancée de contenus conceptuels complexes, prenant souvent des formes complexes. Ces traducteurs vont recourir à toutes les ressources possibles (provenant des aspects littéraires locaux et parallèles, de l'aspect populaire local, des suggestions des modèles étrangers, tous ceux offerts par des versions roumaines et étrangères du texte, et par d'autres textes aussi). C'est pourquoi, en Transylvanie, le milieu culturel dominé par des conceptions différentes fera que le roumain soit stimulé à raffiner les moyens d'expression qu'il va développer avec son propre matériel, mettant en acte ses propres tendances, s'orientant vers l'observation des modèles et essayant d'atteindre les performances de ceux-ci à sa propre manière, sans les reproduire.

Les textes conçus afin de construire de la littérarité, par la poursuite d'un modèle culturel, sans préoccupations constantes et profondes d'obtenir la compréhension au niveau du lecteur, c'est-à-dire qui ne s'adressent pas vraiment à un lecteur, ne peuvent pas avoir ce trait, c'est pourquoi la langue qu'ils créent reste une

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

construction abstraite. A cause de cela, dans cette catégorie de textes, on obtient bien plus difficilement l'édification de l'aspect littéraire. Dans leur essai de se synchroniser à ce qui se passait à l'époque, moins attentifs au récepteur, ces traducteurs auront pour but la reproduction, plutôt que la traduction du texte sacré. Bien qu'ils veuillent obtenir un texte conforme à celui reflété par le modèle, ces traducteurs vont aussi se heurter aux besoins de la langue et ils vont chercher des moyens par lesquels la langue roumaine reflète de manière adéquate ce qui apparaissait dans la langue-source. Puisque se faire compris par le lecteur n'était qu'un but secondaire, l'aspect linguistique obtenu sera comparable plutôt aux exigences et aux structures de la langue-source qu'à celles de la langue-cible. Ce sont les causes principales pour lesquelles les textes moldaves et valaques sont plus liés aux formes des modèles étrangers, aux modalités de conceptualisation de ceux-ci, l'aspect littéraire y étant bien moins exercé dans la direction de la concrétisation des valences de la langue. Orientés vers les exigences de la langue roumaine et libres du corsage des langues étrangères, souples et dirigés vers leur compréhension par les récepteurs, les textes transylvains ont utilisé le modèle afin de considérer les possibilités du moyen plutôt que les matrices de celui-ci, la langue en tant qu'instrument et non en tant que but, le résultat de la communication, et subsidiairement celui du processus – et même alors seulement pour améliorer la communication et l'efficacité de la transmission du message. Quoique les deux situations n'existent pas à l'état pur, dans la période du roumain littéraire ancien, dans les espaces de l'est et de l'ouest du territoire daco-roumain, grâce au poids différent de ces deux dominantes, les résultats obtenus étaient sensiblement différents.

Si l'on regarde attentivement l'espace orthodoxe roumain de l'est et du sud on pourrait croire qu'on constate là une focalisation sur l'idée de la sacralité du texte biblique, rendu par une langue sacrée (le slavon) – d'où le désir de garder à tout prix la relation privilégiée avec cette langue. Mais, si l'on observe également que la « langue de l'orthodoxie » aurait dû être le grec, et non le slavon, on peut comprendre que la situation dans la région roumaine mentionnée n'est pas due à la relation organique et immédiate entre l'orthodoxie et le monde slave, mais au fait que les zones de l'est et du sud du territoire roumain étaient sous l'influence politique et culturelle slave. Autrement dit, en principal, l'orientation vers les textes slaves découle de facteurs d'ordre culturel, et non confessionnel.

A l'ouest du territoire roumain, la situation n'était pas, probablement, trop différente jusqu'à l'arrivée des Magyars et à l'instauration de leur domination. Avec la Réforme, les différences apparues et aiguisées après le XI^e siècle allaient connaître une nouvelle dimension. La diffusion de l'idéologie de la Réforme – qui avait déjà éliminé l'idée de la sacralité du latin – conduit à l'annulation du concept de « langue sacrée », mettant en évidence l'idée que ce qui est important, c'est que le texte arrive au récepteur sous des formes intelligibles, de nature à déterminer l'interpénétration du contenu conceptuel du texte avec le récepteur. Dans ce contexte, ce qui compte vraiment c'est que la langue-cible trouve la langue-source la plus adéquate pour que la traduction satisfasse les désidérata susmentionnés.

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

Cette réalité culturelle et linguistique se confrontait à une exigence d'ordre confessionnel : dans l'espace roumain orthodoxe, il était inconcevable (et à présent, il y a presque la même situation) qu'une traduction n'ait pas pour source (comme concession majeure : pour source principale) un texte slavon ou grec, et encore presque inacceptable ou à peine concevable que celle-ci ait parmi ses sources le texte latin ou un texte appartenant à une confession occidentale. Dans le contexte de l'échec consistant dans le fait que les traductions selon le texte slavon n'arrivaient pas à avoir une utilité – car elles n'arrivaient pas à se faire comprendre par le lecteur – on a entendu que la réalité profonde reste toujours la réalité linguistique. C'est pourquoi on a fait appel aux versions en d'autres langues (en Transylvanie, des versions qui avaient prouvé leur efficacité à l'Occident protestant et catholique). Même la *BB*, suivant, bien sûr, un texte grec, va quand même utiliser une version créée, en premier lieu, sur des critères philologique-linguistiques. Toujours inadmissible dans la conscience du public, ce fait a été dissimulé de diverses manières, à commencer par les discours rassurants des préfaces, passant par l'utilisation du matériel lexical et des constructions syntactiques propres au slavon, et jusqu'à la combinaison de ces moyens au niveau des gloses. Dans les conditions où dans la conscience des récepteurs il y avait un très fort facteur confessionnel. Il a fallu donc que les traducteurs respectent en secret la condition d'intelligibilité, aussi bien que les sollicitations réelles de la part d'une langue qui avait à développer ses propres moyens d'expression, capables d'assurer la translation réelle des contenus. En comprenant que l'important n'était pas le texte en soi ou la langue qui le véhiculait, mais les effets réels de la traduction et de la réception du contenu conceptuel véhiculé, comprenant aussi que ces désidérata ne pouvaient pas être réalisés si l'on respectait strictement les impositions d'ordre confessionnel, ces traducteurs allaient essayer de produire l'effet, en simulant le respect de la condition.

Editions de la Bible

B.germ. = *Die Bibel, oder die ganze Heilige Schrift des altern und neuen Testaments. Nach der deutschen Uebersetzung Martin Luthers*, Stuttgart, 1970.

B.Hebr. = *Biblia Hebraica* ex recensione Aug. Hahnii cum Vulgata interpretatione Latine, 1 *Genesis - II Regum*, Lipsiae, MDCCCLXVIII.

B.Jer. = *La Bible* de Jérusalem traduite des textes originaux (...) par B. et L. Hurault, J. Van Der Meersch, Paris, 1994

B.magh. = *Biblia* (…), Budapest, 1976.

B.Orth. 2001 = *Biblia* (...), Bucureşti, 2001, version par Bartolomeu Valeriu Anania.

B.Osb = *Biblia sacra* iuxta Vulgatam versionem (...), Stuttgart, 1975.

B.P. = *La Sainte Bible Polyglotte*, contenant le texte hébreu original, le texte grec de la *Septante* le texte latin de la *Vulgate* et la traduction française de M. L'Abbé Glaire avec les différences de l'hébreu, des *Septante* et de la Vulgate; (...) par F. Vigouroux, *Ancien Testament*, tome I *Le Pentateuque*, Paris, 1900.

de Carrières = *Sainte Bible* contenant l'Ancien et le Nouveau Testament avec une traduction française en forme de paraphrase, par le R.P de Carrières, et les commentaires de Menochius, tome premier, Lille, 1843.

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

K.J. = *The Old Testament* The Authorized or King James Version of 1611 (...), Cambridge, 1996.

Lagarde = *Librorum Veteris Testamenti canonicorum*, pars prior, graece, Pauli de Lagarde (...) Gottingae, 1883.

N.T. engl. = *The New English Bible New Testament*, Oxford, Cambridge, 1961.

N.T.gr. = *Novum Testamentum Graece et Latine*. Textum graecum post E. Nestle et E. Nestle (...), Stuttgart, 1984.

Novum Testamentum Graece et Latine. Textum graecum post E. Nestle et E. Nestle (...), Stuttgart, 1984 (pot A.T. la sigle a été utilisée pour *Biblia sacra* secundum Vulgatam clementinam (...), Ratisbonae, 1922).

Segond = *La Sainte Bible* traduite sur les originaux hébreu et grec par Louis Segond, avec les parallèles chaînes de références, notes explicatives et commentaires de C.I. Scofield, Paris, 1989.

Sept. = Η ΠΑΛΑΙΑ ΔΙΑΘΗΚΗ ΚΑΤΑ ΤΟΥΣ ΕΒΔΟΜΗΚΟΝΤΑ / VETUS TESTAMENTUM GRAECUM juxta Septuaginta interpretes, ex auctoritate Sixti Quinti Pontificis Maximi Editum juxta exemplar originale Vaticanum. (...) Cum latina translatione, animadversionibus, et complementis ex aliis manuscriptis. Cura et studio J.N. Jager (...) tomus primus, Parisiis, M DCCC LXXVIII.

Septuaginta. Id est Vetus Testamentum Graece iuxta LXX interpretes (...), *Leges et historiae* (éd. Alfred Rahlfs), Stuttgart, 1935.

Vulg. = *Biblia sacra* secundum Vulgatam clementinam (...), Ratisbonae, 1922.

Editions des textes

BB = *Biblia 1688*, édition par V. Arvinte, I. Caproşu, Al. Gafton, Laura Manea, N.A. Ursu, 2. vol., Iaşi, 2001, 2002.

CB = *Codicele Bratul*, édition par Al. Gafton, Iaşi, 2003.

CP = *Texte de limbă din secolul XVI* réproduite en facsimiles par I. Bianu, membre de l' Academie Roumaine. *IV. Lucrul Apostolesc. Apostolul tipărit de diaconul Coresi la Braşov în anul 1563*, Bucureşti, 1930.

CS = *Codex Sturdzanus*, étude philologique, étude linguistique, édition de texte par Gh. Chivu, Bucureşti, 1993.

CV = *Codicele Voroneţean*, édition critique, étude philologique et étude linguistique par Mariana Costinescu, Bucureşti, 1981.

DÎ = *Documente şi însemnări româneşti din secolul al XVI-lea*, texte établi par Gheorghe Chivu, Magdalena Georgescu, Magdalena Ioniţă, Alexandru Mareş şi Alexandra Roman-Moraru, introduction par Alexandru Mareş, Bucureşti, 1979.

DRB = *Documente româneşti* (...), premier tome, fasc. 1-2, Bucureşti, 1907.

DRH XIX = *Documenta Romaniae Historica*, *A. Moldova*, vol. XIX (1626-1628), volume par Haralambie Chirca, Bucureşti, 1969.

EV.SIB = *Evangheliarul slavo-român de la Sibiu 1551-1553*, étude philologique par acad. E. Petrovici, étude historique par L. Demény, Bucureşti, 1971.

LEGI Mold. = *Carte romînească de învăţătură 1646*, édition critique (coord. Andrei Rădulescu), Bucureşti, 1961.

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

LEGI Munt. = *Îndreptarea legii 1652*, édition coordonée par Andrei Rădulescu, Bucureşti, 1962.

MC = Miron Costin, *Opere*, édition critique (...) par P.P. Panaitescu, 1958.

MLD = *Monumenta Linguae Dacoromanorum. Biblia 1688*, vol. I *Genesis*, Iaşi, 1988, vol. II *Exodus*, Iaşi, 1991, vol. III *Leviticus*, Iaşi, 1993, vol. IV *Numerii*, Iaşi, 1995, vol. V *Deuteronomium*, Iaşi, 1997.

NTB = *Noul Testament* (...), Alba Iulia, 1998.

PO = *Palia de la Orăştie* (*1582*), vol. I, *Textul*, édition par V. Arvinte, I. Caproşu, Al. Gafton, Iaşi, 2005.

PS.C = *Psaltirea*, édition par B. Petriceicu Hasdeu, premier tome, le texte, Bucuresci, 1881 [on a consulté aussi Coresi, *Psaltirea slavo-română (1577) în comparaţie cu psaltirile coresiene din 1570 şi din 1589*, texte établi et introduction par Stela Toma, Bucureşti, 1976].

PS.H = *Psaltirea Hurmuzaki*, I, étude philologique, étude linguistique et édition par Ion Gheţie et Mirela Teodorescu, Bucureşti, 2005.

PS.S = *Psaltirea scheiană comparată cu celelalte Psaltiri din sec. XVI şi XVII traduse din slavoneşte*, édition critique par I.-A. Candrea, Bucureşti, 1916.

PS.S B = Bianu, Ion, *Psaltirea Şcheiană*, t. I, *Textul în facsimile şi transcriere*, Bucuresci, 1889.

VARL = Varlaam, *Opere*, Chişinău, 1991 [on a consulté aussi Varlaam, *Cazania (1643)*, édition par J. Byck, Bucureşti, 1965].

VS = Dosoftei, *Viaţa şi petreacerea svinţilor*, Iaşi, 1682-1686.

Notes

[1] Il convient de remarquer que, en dehors de l'Europe, au nord de l'Afrique surtout, la traduction du texte biblique a été réalisée tôt, de la façon la plus naturelle et sans le complexe de la sacralité de la langue.

[2] Même à présent, la mentalité populaire ne conçoit pas l'existence d'une traduction de la *Bible* qui soit réalisée par des traducteurs polyglottes spécialisés, c'est-à-dire d'une traduction dépourvue de la « bénédiction » sacerdotale, tout comme la lecture de la *Bible* n'est pas comptée parmi les nécessités, tandis que les Églises Occidentales se sont préoccupées – depuis même les premiers siècles du christianisme – à coopter et à préparer des érudits capables de produire des traductions élaborées, encourageant à la fois la lecture du texte sacré par le simple fidèle.

[3] On ne pourra jamais trop souligner la contribution des idéologies occidentales (catholique, d'essence romane et, surtout, protestante, d'essence germanique) à l'amorcement et au déroulement de l'activité de traduction des textes religieux dans l'espace orthodoxe roumain. (Pour une image sur cette situation complexe, voir Ernst Christoph Suttner, *Teologie şi biserică la români*, *De la încreştinare pînă în secolul XX*. Tîrgu-Lăpuş : Galaxia Gutenberg, 2011). Quoique le processus de sélection des textes n'échappe pas complètement aux marques cultuelles, ce sont celles d'ordre culturel qui restent les plus fortes.

Le fait que dans l'espace orthodoxe roumain les textes du XVI^e^ siècle n'utilisent pas le grec, mais uniquement le slavon, ne peut pas être lié exclusivement ou seulement à l'aspect confessionnel, mais au caractère dominant de l'influence culturelle slave de l'époque, en Moldavie et en Valachie. Dans le siècle suivant, au bout d'une période de slavonisme culturel, le grec deviendra le modèle principal, en ouvrant la voie d'un processus de grécisation culturelle. En fait, les deux influences ont à l'origine la configuration culturelle de la région, la dominance culturelle étant le résultat de l'interaction politique. C'est pourquoi, en pleine époque de slavonisme culturel, l'acte même de traduction en roumain des textes est déterminé par les influences de la Réforme. Certains des textes du XVI^e^ siècle résultent de la poursuite des modèles protestants, et au siècle suivant, un

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

texte tel la *Bible* de 1688 va paraître par la contribution massive d'une édition protestante de la *Septante*.

[4] En ce qui concerne le besoin de comprendre le texte sacré et les implications pratiques qui en découlent, voir la fin de la préface du NTB : « Cela vous est donné par Dieu le Père et par notre Seigneur Jésus Christ, que le Saint Esprit vous illumine pour que vous compreniez la volonté de Sa sainteté et accomplissiez ce qui est écrit dans ce livre, pour la grâce de Dieu et votre rédemption ».

[5] Il est très important d'observer que, pratiquement, aucun texte traduit ne s'édifie pas exclusivement par l'emploi de l'un des deux procédés. Déduits du comportement des traducteurs, ceux-ci sont théoriques. En réalité, les traducteurs se servent des deux moyens. Quand même, la division en deux groupes correspond à la réalité et elle est imposée par le poids des deux voies théoriques dans l'acte de la traduction, et ce poids est absolument significatif.

[6] A la rigueur, il faut souligner qu'on a à faire avec un cas spécifique où un énoncé est tiré de son contexte, et ensuite utilisé dans un tout autre sens que celui que cet énoncé-là était destiné à construire. Dans le passage en question, Saint Paul se réfère à un problème concret de l'Église de Corinthe : le déséquilibre produit entre « le parler en langues » et la « prophétie ». Dans ce contexte on prononce le verset que les protestants, dans un acte d'appel à l'autorité, ont consacré : ἀλλὰ ἐν ἐκκλησίᾳ θελω πέντε λόγους τῳ νοϊ μου λαλησαι, ἵνα καὶ ἄλλους κατηχήσω ἢ μυρίους λόγους εην γλώσσῃ (*Sept*.), „Sed in Ecclesia volo quinque verba sensu meo loqui, ut et alios instruam : quam decem millia verborum in lingua" (*Vulg*.). Bien sûr, ce procédé est fréquent dans le domaine religieux, car ceux qui l'ont inventé – probablement – étaient les herméneutes, les exégètes, les interprètes, les maîtres, ceux qui arrivaient à expliquer n'importe quoi par n'importe quel moyen.

[7] Bien qu'à deux tranchants, sous l'aspect raisonnable, cet argument fait appel à la tolérance de la part d'un être qui comprend les faiblesses humaines, situation dans laquelle – comme conséquence de la modalité rhétorique pratiquée, et apparemment de manière paradoxale – se trouve le traducteur, mais qui est perçu comme étant placé dans une position supérieure à celui auquel on fait appel. En fait, de manière sous-jacente, on a affaire à une menace : «ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés! ». Voir, par exemple, la *Préface* à la PO : « et nous les offrons à vous, nos frères Roumains, lisez et ne jugez pas avant de lire, car vous avez à découvrir un grand trésor spirituel. C'est pour l'amour de Dieu que nous avons peiné; ce n'est pas une main d'ange, mais une main lourd de pêcheur qui a traduit; et si l'on trouvera des fautes dans le ciel de Dieu, c'est sûr que ce n'est pas de notre volonté, et tous devraient le lire, bénissez et Dieu vous bénisse vous-même. Amen », ensuite : « Avant tout, nous prions les lecteurs de ce livre de ne pas nous juger immédiatement, avant de considérer les sources et d'apprendre comment nous avons procédé. C'est vrai, nous ne sommes que de simples humains et il est possible d'avoir commis des erreurs, quoique nous ayons essayé de ne pas fauter » (la *Préface* au NTB), « Nous te prions humblement, fidèle lecteur, si, en lisant ce livre sacré et divin, tu vas trouver des fautes dans cette entreprise à nous, ne nous maudis pas, mais, en bon chrétien, corrige, et ne te fâche pas, car nous aussi nous sommes humains, souffrants, soumis à la faiblesse qui ne laisse personne rester sans faute. Et dans la mesure de nos capacités, nous avons zélé, et nous avons fait imprimer conformément à ce que nous avons trouvé dans la source. Pardonne-nous, on te prie, pour que le tout-puissant Dieu te pardonne, à ton tour, et nous prions à Lui que son don et sa grâce soient avec toi en permanence » (la *Postface* à la BB).

[8] Voir aussi la *Préface* à la PO : « Voila pourquoi il faut lire et respecter l'ancienne loi et les livres des prophètes : pour bien de bénéfices et de profits, car celui qui ne les lit pas ne connaîtra pas la grâce de Dieu, puisque là parlent l'Évangile et les Apôtres, et qui ne lit pas ne connaît pas, dit Jésus dans Luc, 14, Matthieu, 40 : „Au temps du prophète Elie, il y avait beaucoup d'affamés et de lépreux". Lis ailleurs aussi. Encore, tu ne connaîtras pas aucune grâce de Dieu si tu ne lis pas là, car la grâce de Dieu y abonde; en lisant, tu apprendras ce que tu dois savoir, et quand tu lis, ne te trompe pas, il faut que tu saches quel est le problème là, à savoir, tu liras que les saints patriarches Abraham, Isaac, Jacob et d'autres avaient plusieurs épouses, et ne crois-tu pas qu'ils aient pêché en vivant ainsi, mais qu'ils sont des saints ».

[9] « si tu te donnes la peine d'étudier en détail le sens de ces Saintes Écritures et que tu le compares avec d'autres sources, outre celles grecque, latine, slavonne ou en d'autres langues, et il n'y correspondra pas, ne t'empresse pas de médire, mais recherche-tu et tu vas trouver, parmi d'autres

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)

versions en grec, le texte paru à Francfort, qui reproduit l'ancienne version de 72 maîtres juifs, que Ptolémée a fait traduire les Saintes Écritures Anciennes d'hébreu en grec. Donc, les traducteurs de ces Écritures ont choisi la plus authentique et ont traduit d'après elle » (la *Postface* à la BB). Ce texte indique, par lui-même, que telles versions étaient connues et qu'elles circulaient. C'est la même chose que suggère la *Préface* à PO : « Peu d'entre eux ne sont pas parus en roumain, *parmi ces livres serbes ou grecs*, mais maintenant, en plus de ça, on imprime ces deux premiers livre du prophète Moïse ». (s.n.)

[10] Ce n'est qu'au milieu du siècle suivant que le *Nouveau Testament* de Bălgrad, texte ayant une toute autre autorité et géré par un membre du haut clergé, allait déclarer la source latine, mais en dernière position, c'est-à-dire à l'inverse de sa position réelle dans le cadre de la traduction.

[11] Pas totalement, car *Vulgata* ne résulte pas exclusivement de la *Septante*, et le *Pentateuque* d'Heltai ressort du texte hébraïque. Tout de même, ce qui est à retenir c'est la séquence n'affirme pas explicitement que la PO serait le résultat de la traduction des textes hébreu, grec et slavon.

[12] *Serbe* veut dire *slavon*.

[13] Même si l'on a en vue le processus – assez assidûment conduit et déroulé, spécifique à la zone où il y a eu des contacts entre les Roumains et les Magyars – par lequel l'élément slave a été concurrencé par le hongrois, vaincu ou tout seulement exilé dans les régions « raréfiées » du système paradigmatique de la langue (processus similaire à celui exercé par l'élément slave sur l'élément latin hérité), on ne pourrait pas considérer que de pareils termes étaient inconnus au traducteur et que pour leur transport dans le texte il aurait fallu un effort spécial ou la poursuite de la source slave. Tout au contraire, vu le processus esquissé, la présence, dans le texte de la *Palia* de Orăştie, des termes d'origine slave qui n'étaient plus employés ou qui étaient devenus peu fréquents sur le territoire où la PO a été élaborée, est un indice aussi fort que possible du désir du traducteur d'utiliser de tels termes. Le fait que le récepteur local et ordinaire aurait pu être un peu déconcerté, serait compensé par les mêmes procédés, qui promouvaient des régionalismes hongrois.

[14] Il paraît étonnant que, tandis qu'aux livres bibliques on a donné des titres slavons, pour l'ensemble du recueil on a opté en faveur du titre grec : *Paleia*. Ce n'est qu'un faible mouvement ayant le rôle de confirmer l'idée que l'une des sources de la traduction a été grecque.

[15] Tout discours nécessite (à l'intérieur ou en marge) un métadiscours (qui reste, tout de même, incomplet), essentielle étant la manière dont se déroule la relation symbiotique langue – pensée. Cela, on peut l'observer le mieux dans le discours spécialisé (religieux, juridique, par exemple) où les prêches, les explications, les interprétations sont nécessaires tout le temps, les malentendus conduisant souvent à l'annulation du discours principal (ce qui provoque des hérésies ou des illégalités).

[16] La traduction en grec du nom hébreu a fait que le texte biblique se charge d'une glose explicative, qu'il l'englobe et que, ultérieurement, faisant partie du texte sacré, elle passe en latin et en slavon (Ταβιθά, ἢ διερμηνευομένη λέεται Δορκάς; « Tabitha, quae interpretata dicitur Dorcas »; *Tabita iaje skazaema glagolaetsen Srna*). (Le fait que le texte latin ne procède de même que le grec, et qu'il ne traduise pas le nom Tabitha, mais qu'il rende le terme présent dans la version grecque est éloquent pour la mesure où le texte sacré englobe la glose en lui transmettant ainsi toute sa sacralité; il faut mentionner que les traductions roumaines du XVI[e] siècle allaient procéder comme les textes grec et slavon, rendant le mot en roumain, et respectivement en slavon.)

[17] D'où l'on ne peut pas déduire que les traducteurs de la NTB ont utilisé la version syro-chaldéenne (aramaïque) de l'*Évangile* selon Matthieu!

BDD-A2360 © 2012 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:33 UTC)